

## Allocution de M. François Jouan, président

François Jouan

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Jouan François. Allocution de M. François Jouan, président. In: Revue des Études Grecques, tome 95, fascicule 452-454, Juillet-décembre 1982. pp. 27-34;

[https://www.persee.fr/doc/reg\\_0035-2039\\_1982\\_num\\_95\\_452\\_1324](https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1982_num_95_452_1324)

---

Fichier pdf généré le 18/04/2018

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 16 JUIN 1982

---

## ALLOCUTION DE M. FRANÇOIS JOUAN

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

MESDAMES, MESSIEURS,

Dans les jours qui précédèrent la bataille de Salamine, le banni athénien Dikaïos et le Lacédémonien Démarate, conseiller du Grand Roi, cheminaient à travers la plaine thrasienne, vidée de ses habitants par l'invasion perse. Soudain s'éleva devant eux un immense tourbillon de poussière d'où s'échappait une vaste rumeur, à travers laquelle Dikaïos reconnut les invocations rituelles à Iakkhos des initiés d'Éleusis. Dans ce temps où les Athéniens étaient empêchés par l'occupation étrangère de célébrer les mystères, Dikaïos comprit aussitôt que les divinités d'Éleusis et le peuple des initiés allaient se porter au secours des Grecs et leur assurer la victoire dans leur lutte décisive contre les barbares.

Ce récit me revint à l'esprit l'autre semaine, dans mon bocage normand, quand je vis soudain le ciel du bocage normand s'obscurcir sous une prodigieuse nuée noire, et parmi les roulements du tonnerre, je crus alors entendre sortant du sombre nuage la vaste rumeur de ces grands initiés que furent les présidents de l'Association — nos illustres anciens, nos maîtres respectés, nos amis. Ils n'étaient pas trois myriades, comme les mystes d'Hérodote, mais leurs voix s'enflaient à l'égal d'un double chœur dithyrambique, m'invitant à transmettre à mon tour le flambeau de l'hellénisme, qu'ils s'étaient repassé de l'un à l'autre depuis plus de cent vingt ans. « Ils dirent, et je n'eus garde de désobéir ». Toutefois, il me parut à la réflexion qu'un geste aussi spectaculaire appelait au moins le cadre d'un stade olympique, ce qui n'était guère dans nos moyens, et je compris qu'ils avaient usé là d'une métaphore de type pindarique pour m'inviter seulement à suivre leur exemple en célébrant les travaux et les hommes qui ont bien mérité des études helléniques. Le soleil reparut et je me mis à la tâche, la seule à vrai dire qui exige quelque effort personnel de celui que vous

honorez de votre présidence, porté qu'il est tout au long de l'année par l'aide amicale et efficiente de l'ensemble du Bureau : de notre Secrétaire Général, qui établit avec un soin minutieux le programme de nos séances et en rédige, pour la postérité, les procès-verbaux ; de notre Trésorier, qui défend nos finances comme la pupille de ses yeux, de notre « Libraire », qui gère un autre trésor, celui des ouvrages reçus par l'Association, sans oublier notre Secrétaire Adjointe, qui nous fait parvenir ponctuellement les convocations à nos séances.

Ma tâche d'aujourd'hui comporte des aspects rians et d'autres, qui le sont moins, puis qu'il m'appartient en premier lieu d'évoquer devant vous le souvenir de nos confrères qui nous ont quittés au cours de cette année. Ces pertes sont, hélas, fort lourdes, tant en nombre qu'en qualité.

Au début des dernières vacances d'été, nous apprenions le décès du recteur Émile Delage. Né en 1890 à Paris, il avait fait de fortes et brillantes études à Toulon, au Lycée Henri IV et à la Sorbonne, où il suivit en particulier les cours d'Aimé Puech, de Bernard Haussoulier, de Paul Foucart et d'Edmond Pottier. Agrégé des Lettres en 1913, il fut aussitôt incorporé et fit toute la guerre sur le front français, successivement comme simple soldat, sous-lieutenant et lieutenant d'infanterie. Il participa aux combats les plus durs, fut blessé quatre fois, cité deux fois, décoré de la Légion d'honneur et de la Croix de guerre. Démobilisé en 1919, il prépara ses thèses, en partie comme professeur de Lycée, à Bourges et Clermont-Ferrand, en partie comme traducteur de langue allemande au Ministère des Affaires Étrangères. Nommé Maître de Conférences en fin 1929 à la Faculté des Lettres de Bordeaux, où il succédait à Jean Hatzfeld, il obtint en 1932 la chaire de Langue et Littérature grecques laissée par Paul Masqueray. Doyen de la Faculté des Lettres pendant la dernière guerre, il devint Recteur de l'Académie de Clermont-Ferrand en 1946, puis, de 1950 à 1960, Recteur de l'Académie de Bordeaux, où il termina sa carrière active.

Émile Delage est essentiellement pour les hellénistes le spécialiste d'Apollonios de Rhodes, même s'il a consacré certains de ses travaux à Callimaque, en particulier la refonte de l'édition de ce poète procurée par E. Cahen dans la collection Budé. Aimé Puech lui avait proposé pour sujet de son Diplôme d'Études Supérieures *Le retour des Argonautes d'après Apollonios*. Ses deux thèses, publiées en 1930 dans la Bibliothèque des Universités du Midi, *La Géographie dans les « Argonautiques »* et *La Biographie d'Apollonios de Rhodes*, furent couronnées par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres et par le Prix Zographos de notre Association. Paul Mazon lui avait confié l'édition des *Argonautiques* pour la Collection des Universités de France, en collaboration avec A. Dain pour le texte. On sait comment, grâce à F. Vian, cette grande entreprise a pu être menée à bien. E. Delage y a travaillé jusqu'à la limite de ses forces, et presque de sa vie. Au cours de sa carrière, ses lourdes obligations administratives ont beaucoup pris sur le temps qu'il aurait voulu consacrer à la recherche, mais ses travaux sont marqués par la solidité et la probité qui caractérisaient leur auteur.

E. Delage était aussi un homme qui savait joindre à un sens légitime de l'autorité une parfaite courtoisie, une grande modestie personnelle et une profonde sensibilité. Pendant l'occupation, il manifesta beaucoup de courage, et après la guerre, il mena à bien la remarquable expansion scolaire et universitaire de Bordeaux et de sa région. Il a laissé dans les milieux bordelais un profond et chaleureux souvenir, et son œuvre scientifique perpétuera sa présence parmi les hellénistes.

A la même séance de rentrée, nous apprenions encore le décès de Victor

Goldschmidt, membre de l'Association depuis 1945. Il était né à Berlin en 1914. Fils d'un juriste réputé, qui fut Doyen de la Faculté de Droit de Berlin avant l'hittérisme, il entreprit à la fois des études juridiques et classiques. Chassé d'Allemagne avec les siens en 1933, il passa une licence en Sorbonne et suivit à l'École des Hautes Études entre autres les enseignements de G. Dumézil. Il soutint un mémoire de l'École, *Essai sur le « Cratyle »*, publié en 1940. Entre temps, naturalisé en 1939, engagé volontaire, il avait été fait prisonnier. Rapatrié sanitaire, il participa activement à la Résistance dans les Cévennes. Peu après, il publia sa thèse d'État, dirigée par E. Bréhier, *Les Dialogues de Platon. Structure et méthode dialectique* (1947).

En vrai philosophe, peu soucieux de « faire carrière », V. Goldschmidt enseigna dans différentes Universités de province, en dernier lieu à Amiens, concentrant ses activités sur son enseignement, sur d'abondantes publications, et sur un réseau d'amitiés avec les platoniciens de tous pays, en particulier le grand Harold Cherniss, de Princeton. Rappelons quelques titres égrenés au fil des ans : *Le Paradigme dans la dialectique platonicienne*, 1947 ; *La Religion de Platon*, 1949 ; *Questions platoniciennes* et *Platonisme et pensée contemporaine*, 1970. Plusieurs de ces livres ont été ou vont être réimprimés et deux ouvrages posthumes doivent paraître prochainement. Mais V. Goldschmidt a aussi porté sa réflexion sur les autres systèmes philosophiques de l'antiquité, avec des ouvrages sur le stoïcisme, l'épicurisme, Aristote, et aussi sur les penseurs du XVIII<sup>e</sup> s., comme J.-J. Rousseau. Philosophe, helléniste, historien des idées, il a fondé une œuvre forte et durable sur une culture extrêmement riche, qui faisait sa part légitime à la philosophie allemande du XIX<sup>e</sup> s. D'autres, plus qualifiés que moi, diront son rôle éminent dans les études platoniciennes de notre temps. Je retiendrai seulement ici chez V. Goldschmidt quelques traits : la limpidité d'un style qui rendait accessible au lecteur moyen les questions les plus délicates ; une ouverture aux nouveautés qui lui a permis une application féconde des méthodes structurales à l'œuvre platonicienne ; enfin, la conscience aiguë d'une continuité de la philosophie, de l'antiquité jusqu'au temps présent, ce temps où il a vécu, à sa manière discrète et courageuse — je serais tenté de dire « socratique » — les conflits de la violence et de la liberté. Avec V. Goldschmidt, nous avons perdu un maître en platonisme, mais aussi une grande conscience.

A la rentrée encore, nous apprenions le décès de M<sup>lle</sup> Marie Bonafous, professeur honoraire de Lettres au Lycée d'Aix-en-Provence, membre de l'Association depuis 1960. Appartenant à une famille universitaire bien connue à Aix, M<sup>lle</sup> Bonafous était elle-même une forte personnalité. Professeur de Lettres classiques chevronnée et enthousiaste, elle a entretenu l'amour de l'Antiquité parmi des générations d'élèves. Elle avait publié plusieurs recueils de poèmes, et pratiquant la maxime de Solon qui vieillissait sans cesser d'apprendre, on la voyait encore, dit-on, il y a peu, circuler dans l'Université d'Aix où elle suivait des enseignements de chinois, donnant ainsi un bel exemple de culture ouverte et désintéressée !

En décembre, nouvelle perte majeure dans un autre domaine de nos études, avec le décès du grand byzantinologue Rodolphe Guiland, un des doyens d'âge de notre Association, dont il était membre depuis 1923. Né en 1888 à Lons-le-Saunier, d'une famille de professeurs, il avait fait ses études supérieures aux Universités de Lyon, Besançon et Paris. Agrégé de grammaire, il enseigna successivement à Constantine et à Grenoble avant la première guerre, puis à Lyon, et à partir de 1922 à Paris. C'est là qu'il prépara ses thèses sur Nicéphore

Grégoras : *L'homme et l'œuvre* et la *Correspondance*, publiées à Paris en 1926 et 1927. Nommé en 1937 Professeur d'Histoire de la civilisation byzantine à la Sorbonne, il y enseigna plus de vingt ans, et sa retraite n'interrompit pas son intense activité. Celle-ci s'est concrétisée dans plus d'une centaine d'ouvrages et d'articles, sans parler des innombrables comptes rendus que nous retrouvions, entre autres, régulièrement dans les livraisons de notre Revue.

Rien de ce qui touchait à Byzance ne lui était étranger, mais il s'intéressait plus spécialement, d'une part à l'histoire de la civilisation et des institutions byzantines, en particulier à la titulature, d'autre part à la topographie du Grand Palais et de l'Hippodrome de Constantinople. Outre les articles qu'il donnait à de nombreuses revues spécialisées, on mentionnera ses contributions à l'*Histoire Générale* de la Collection Glotz (*Histoire de l'Empire Byzantin* de 1204 à 1453, paru en 1945) et à l'*Encyclopédie* de la Pléiade (*La fin de l'Empire romain universel en Orient (395-632)*) et *l'Empire Byzantin*, en 1956 et 1957. On doit aussi à R. Guiland plusieurs études pénétrantes sur la mosaïque byzantine.

Chevalier de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre 1914-18, officier de plusieurs ordres étrangers, Docteur *honoris causa* des Universités de Thessalonique et d'Athènes, membre influent de sociétés savantes, R. Guiland était une grande figure des études byzantines et sa disparition a été vivement ressentie, en France comme à l'étranger.

En janvier nous était communiqué le décès de M. Guy de Singay, membre de l'Association depuis 1928. A son sujet, je serai bref par nécessité, les renseignements qui m'étaient promis par des parents, du reste éloignés, ne m'étant pas parvenus. M. de Singay était chef de service honoraire à la Banque de France. Notre Association a toujours été fière de compter parmi ses membres de grands commis de l'État qui équilibraient une carrière tournée vers les techniques et la gestion des grands intérêts matériels par le goût et l'entretien d'une forte culture classique. Au dire des siens, sans avoir publié de travaux, M. de Singay était un helléniste érudit et passionné, dont nous saluons ici la mémoire.

Au même moment, nous apprenions le décès de M. Serge Emeri, maître de l'enseignement secondaire suisse, entré dans l'Association en 1979 avec les membres du Groupe Romand des Études grecques et latines, « antenne » de nos sociétés en terre helvétique, à laquelle nous attachent des liens confraternels, et maintenant institutionnels. A ce titre, nous avons partagé la tristesse de nos collègues des rives du Léman.

C'est encore de Suisse que nous parvenait en février l'annonce du décès de Paul Collart, un archéologue genevois très cher au cœur de ses collègues de France. En effet, né à Genève en 1902, il prépara une licence d'histoire dans cette ville, suivant en particulier les cours de Victor Martin, de Paul Ostramare et de Waldemar Deonna, mais il poursuivit ses études à Paris, notamment comme auditeur de Jérôme Carcopino et de Gustave Fougères, avant de venir membre étranger de l'École d'Athènes de 1926 à 1929. Il puisa dans ce séjour et dans ses campagnes de fouilles des années suivantes les matériaux de sa thèse de Doctorat, *Philippes, ville de Macédoine depuis ses origines jusqu'à la fin de l'époque romaine*, publiée en 1937. Appelé par Henri Seyrig, il accomplit également des missions archéologiques en Syrie et au Liban dans les années qui précédèrent et qui suivirent la guerre. Privat-Docent à Genève en 1938, il franchit tous les échelons d'une brillante carrière, enseignant successivement ou simultanément à Genève et à Lausanne. Doyen de la Faculté des Lettres

de Genève de 1952 à 1960, il devenait l'année suivante Directeur de l'Institut Suisse de Rome et devait le rester jusqu'en 1970, tandis qu'il accédait à l'honorariat des Universités en 1963. Retiré depuis dans sa maison de Cologny, il y poursuivit son travail de recherches et de publications.

Celles-ci ont été très abondantes — plus d'une centaine de titres — et peuvent se ranger sous trois rubriques principales : la ville de Philippes et sa région; les antiquités de son pays natal ; enfin, la Syrie et le Liban, avec en particulier les publications magistrales, assurées en collaboration, de l'autel monumental et du « petit autel » de Baalbek et du sanctuaire de Baalshamir à Palmyre.

Très présent et très influent dans son Université de Genève où il avait su faire régner, ainsi qu'à l'Institut Suisse de Rome, un climat harmonieux et studieux, Paul Collart participait volontiers à des rencontres archéologiques dans notre pays. C'est d'un grand savant et d'un grand ami de la France que nous déplorons la perte.

J'aurais espéré pouvoir clore ici une liste déjà trop fournie. Malheureusement, elle devait douloureusement s'allonger avec le décès subit de Robert Flacelière, le 23 mai dernier, dans sa 78<sup>e</sup> année. Le vendredi précédent, de retour d'une croisière en Grèce, il nous avait fait l'amitié de participer à Montpellier à la journée d'ouverture du Congrès de l'Association des Professeurs de Langues Anciennes de l'Enseignement Supérieur, cette société à la création de laquelle il avait activement contribué en proposant même, comme plusieurs d'entre vous s'en souviennent, le sigle d'APULA pour la désigner. Hélas ! le dimanche matin, dans cette même ville de Montpellier si chère à son cœur, il devait, au milieu même d'un office, succomber à une mort certes élémentaire pour lui, mais qui a consterné les siens et toute la grande communauté des hellénistes.

Né à Paris en 1904 d'une famille de fonctionnaires, il avait fait ses études au Collège Sainte-Barbe et au Lycée Henri-IV avant d'entrer à Ulm. Agrégé des Lettres, membre de l'École d'Athènes de 1925 à 1930, il était nommé rapidement à la Faculté des Lettres de Lyon où il enseigna de 1932 à 1948, et où j'ai eu moi-même le privilège de suivre ses cours d'agrégation pendant la guerre. Passé à la Sorbonne en 1948, il fut appelé en 1963 à la tête de l'École Normale Supérieure, qu'il dirigea en des temps difficiles, jusqu'en 1971. Il présida aussi par la suite aux destinées de la Fondation Thiers. Il était membre de l'Institut depuis 1967. Entré dans notre Association en 1925, il l'avait présidée en 1956.

C'est dans la lignée de sa formation d'« Athénien » que se situent sa thèse de Doctorat sur *Les Aitoliens à Delphes*, 1937, et la publication des *Inscriptions de la Terrasse du Temple* en 1951. Mais sa formation littéraire, sa vaste culture et son intérêt pour tous les aspects de la civilisation et des lettres grecques l'amendèrent à publier au cours des années ces ouvrages désormais classiques que sont *La vie quotidienne en Grèce au siècle de Périclès* (1959), *L'amour en Grèce* (1960), *Devins et oracles grecs* (1961) et son *Histoire littéraire de la Grèce* (1962). A la jointure des textes et de l'iconographie se situent les deux recueils, publiés en collaboration avec des archéologues amis, sur Héraclès et sur Thésée. On doit aussi à R. Flacelière des éditions commentées, de la *Médée* d'Euripide, de discours d'Isocrate, la traduction d'homélies de Jean Chrysostome, enfin une version française, elle aussi classique, de l'*Iliade*, pour la Bibliothèque de la Pléiade. Vous attendez, bien sûr, qu'apparaisse le nom de Plutarque, et vous comprendrez pourquoi je termine par lui. Robert Flacelière ne détestait pas d'être appelé un « homme de Plutarque », qualification qu'il acceptait avec un petit sourire et un éclair malicieux dans

ses yeux clairs. Dès son séjour lyonnais, il avait publié plusieurs traités des *Moralia*, soit en rapport avec Delphes, soit relatifs à la civilisation et aux mœurs, travaux qu'il avait repris en partie en 1964 dans sa *Sagesse de Plutarque*. Mais on peut dire que l'œuvre majeure de sa vie de savant a été cette édition intégrale des *Vies Parallèles*, réalisée dans un temps remarquablement court pour une entreprise aussi considérable. Les derniers volumes en ont paru presque coup sur coup, comme si leur auteur avait senti que le temps lui était mesuré. Et depuis le décès prématuré de Jean Defradas, il dirigeait aussi l'équipe qui assure la publication des *Moralia*. Très fidèle à nos séances, où il n'intervenait que discrètement et toujours à bon escient, nous l'avions vu ces dernières années surmonter courageusement de cruelles épreuves familiales. Si nous sommes très nombreux à déplorer sa disparition, le souvenir lumineux de ce maître si savant, si courtois et si simple subsistera en chacun de nous et son œuvre scientifique lui survivra longtemps.

La conclusion de ce trop long nécrologe, je l'emprunterai à Euripide, dans une maxime qui n'eût certainement pas choqué ce « stoïcien chrétien » que fut Robert Flacelière : « L'on gémit de porter à la terre un peu de terre ! Pourtant, il faut bien que la vie soit moissonnée comme l'épi mûr, que l'un soit là et que l'autre n'y soit plus... Rien de ce qui est fatal ne doit nous faire peur ».

Et puisque nous sommes avec Euripide, sa *Danaë* me fournira encore ma transition pour évoquer les activités de l'Association pour l'année écoulée : « Il y a cent choses encore dont je veux célébrer la beauté... ». On comprendra qu'il s'agit des communications que nous avons pu entendre au cours de nos séances, communications étonnamment riches et variées, qui nous ont transportés du Péloponnèse archaïque à la Grèce moderne, étonnamment équilibrées aussi, puisque l'archéologie et l'histoire ont exactement balancé la philologie et la linguistique. Chez nos collègues archéologues, l'épigraphie a primé, avec l'inscription serpentiforme des « révoltés d'Argos » ingénieusement interprétée par M. Van Effenterre, les acclamations pédérastiques de Thasos décryptées par M. Garlan au péril de sa vie plus que de sa vertu, et les comptes de Délos qui, habilement sollicités par M. Tréheux, lui ont permis en suivant le balai des « aleipsistes », de trouver le chemin du Thesmophorion délien. C'est à Délos encore que M. Bruneau nous a fait découvrir aux alentours de la synagogue de nouveaux documents sur la communauté samaritaine, et d'Argos encore que M. Courbin est parti pour nous démontrer que les *obéloi* avaient sans doute une autre fonction que celle qui leur est communément attribuée. Puis, sous un titre humoristique, M. Rolley nous a entraînés, d'un bain de pied à l'autre, sur les chemins du colportage des œuvres d'art, à travers l'Europe des temps antiques.

Chez les philologues, c'est Platon qui fut à l'honneur, avec l'exposé de M. Lasserre sur un commentaire papyrologique inédit du *Timée*, attribuable, comme il nous l'a prouvé, à Posidonios, et celui de M. F. Robert, qui a procédé à des rapprochements éclairants entre le *Phèdre* et certains traités hippocratiques. C'est encore de Platon qu'est parti M. Hadot pour nous montrer comment la figure de l'Éros platonicien s'est transformée chez ses commentateurs, de Plotin à Marsile Ficin.

Par le truchement de l'amitié entre les deux hommes et de leur goût commun pour les mathématiques, le saut est aisé de Platon à Archytas et au curieux procédé de numération d'Eurytos que nous a révélé M<sup>lle</sup> Bélis. Enfin, la philologie pure a trouvé sa place avec l'exposé de M. Taillardat. Après sa démon-

tration, textes à l'appui, il nous faudra désormais y regarder à deux fois si nous avons à traduire la phrase : *τὰ ζῶα ἀποτρέχει* ! Enfin, franchissant les siècles, M. Guy Saunier nous a montré, au moyen d'une sélection de chants grecs populaires, comment la figure de Charos emprunte à la fois aux souvenirs de l'Antiquité et à des croyances plus récentes.

Ces communications alléchantes nous ont attiré bon nombre de nouveaux membres qui se sont présentés à vos suffrages. Tous les hellénistes apprécient aussi notre Revue, avec ses articles, ses chroniques, ses précieux bulletins, ses comptes rendus. Elle est fort nourrie, mais ses « *epitropoi* » vigilants, M. F. Chamoux et M. J. Bompaire, veillent à en extirper toute mauvaise grasse. Nous ne saurions assez leur témoigner notre reconnaissance pour le travail considérable qu'ils assument, et on se réjouira vivement d'apprendre qu'ils reçoivent désormais un précieux renfort en la personne de M. J. Bousquet. En revanche, les coûts de fabrication de plus en plus lourds vont nous obliger tout à l'heure à reparrer de la Revue de façon plus prosaïque au chapitre des réalités financières !

Il est de tradition qu'avant de conclure votre Président présente quelques réflexions sur l'état actuel des études grecques. On pourrait penser qu'il lui suffirait de poser paresseusement ses pas dans ceux de ses prédécesseurs. Malheureusement, depuis bon nombre d'années il n'en est pas ainsi, tant les problèmes ne cessent de surgir et tant la situation apparaît mouvante, peut-être aussi parce que chacun appréhende les faits suivant son propre tempérament — on dit maintenant suivant sa propre « sensibilité » ! Aussi essaierai-je d'être court sans rien négliger d'essentiel. Dans ce bref survol, chaque coup d'aile fera apparaître quelques motifs de satisfaction mêlés à beaucoup de motifs d'inquiétude.

Ainsi, les statistiques de l'enseignement du second degré confirment la remontée lente mais régulière des effectifs globaux d'hellénistes. Il faut se réjouir aussi de la toute récente circulaire de nos amis de l'Inspection Générale fixant les programmes de la classe de Seconde avec le souci de proposer aux maîtres et aux élèves de *grands textes* et de *grands auteurs* et de conseiller une pédagogie visant à rendre l'enseignement attrayant et vivifiant. Cette pédagogie des langues anciennes s'est du reste sensiblement renouvelée ces dernières années, dans ses méthodes et son matériel, en particulier par l'action de ces nombreuses associations créées dans le cadre académique et réunissant des représentants des deux ordres d'enseignement : elles sont dix-sept à ce jour, fédérées depuis peu sous le sigle de CNARELA. Des membres de la doyenne de ces associations, celle de Besançon, avec l'appui de l'Inspection Générale et l'aide technique du LASLA de Liège, travaillent à un dictionnaire du grec basique établi selon des critères scientifiques.

En revanche, le goulot d'étranglement du grec au niveau de la Seconde subsiste et l'organisation des classes terminales et du baccalauréat est une nouvelle fois remise en cause, sans qu'on puisse nourrir un espoir raisonnable de voir se reconstituer enfin une véritable section classique, où un élève puisse faire au long de sa scolarité à la fois du grec et du latin, sans être un « surdoué » ou être astreint à des horaires de cours démentiels. Au passif encore, notons la réforme du concours d'entrée des Écoles Normales qui élimine les langues anciennes de certaines filières.

Dans l'Enseignement Supérieur aussi, l'ère des réformes est rouverte et les expériences antérieures en ce domaine nous rendent légitimement méfiants. Il y a quatorze ans, le Grec et le Latin étaient attaqués comme marqués socia-

lement et accusés de jouer un rôle trop important dans la formation du citoyen du <sup>XXI</sup><sup>e</sup> s. Ces arguments ne peuvent guère être repris aujourd'hui. Ce que je craindrais plutôt dans les circonstances actuelles, c'est que nous ne soyons purement et simplement oubliés, en tant que représentants d'une culture marginale. Beaucoup d'entre nous se dépensent pour rappeler notre présence et les valeurs que nous défendons. En fait, la responsabilité nous incombe à tous.

Ce rappel est d'autant plus justifié que la recherche dans le domaine grec est plus florissante que jamais. Je n'en veux pour preuve que la qualité des ouvrages que votre Commission des Prix a couronnés et dont les mérites vont être détaillés par notre Secrétaire général avec son acribie, son sens des nuances et des transitions coutumiers. Leur nombre a même conduit la Commission à dédoubler deux de nos prix pour éviter une injustice à l'égard d'ouvrages de valeur. Et combien pourrions-nous citer d'excellents travaux, en particulier parmi les thèses de 3<sup>e</sup> cycle, de jeunes chercheurs, encore en quête d'éditeurs ?

Cependant, on est inquiet quand on mesure les possibilités pour ces chercheurs d'entreprendre la carrière universitaire qui correspondrait normalement à leurs mérites. Nous ne pouvons pratiquement plus engager d'Assistants. Et combien de ceux-ci, même Docteurs de 3<sup>e</sup> cycle, restent encore à la porte de la Maîtrise d'Assistanat. ; de Maîtres-Assistants Docteurs d'État à la porte du Professorat de 2<sup>e</sup> classe, où piétinent depuis trop d'années des collègues, contre toute justice. Le CNRS ne peut évidemment se substituer aux Universités, et cette année même il n'offrait pas un seul de ces postes d'accueil si utiles aux chercheurs en fin de thèse... On dira peut-être que c'est actuellement le sort commun dans l'Université. Mais avec cette circonstance aggravante dans notre spécialité qu'on prend acte de la diminution du nombre de nos étudiants, et à la faveur d'une promotion ou d'une retraite, nos postes sont trop fréquemment captés au profit d'une discipline jugée plus « rentable ». En ces temps de changement, c'est un cas de constance dans la politique universitaire fort remarquable certes, mais digne d'une meilleure cause !

Pour achever ce tour d'horizon, il n'est peut-être pas inutile de préciser qu'à mon sens, dans le champ de l'Antiquité classique, l'apport de l'humanisme vaut bien en importance et en dignité celui des sciences sociales — je pense, en particulier, à l'étude des textes — et qu'il n'est, je crois, de l'intérêt d'aucune de nos branches d'études, littérature et édition d'auteurs, histoire, archéologie, linguistique, de se séparer du tronc commun que constitue un même domaine de recherche, alors aussi que nos travaux et leurs résultats sont étroitement solidaires les uns des autres. Ce sont là, sans doute, des opinions largement partagées parmi nous. Pourtant, il n'en va peut-être pas de même partout...

Mais je ne veux pas jouer plus longtemps les Cassandre, d'autant que je suis intimement convaincu que les valeurs de l'hellénisme sont assez fortes pour surmonter cette crise, comme bien d'autres dans le passé. Il est temps pour moi maintenant de transmettre le flambeau dont je parlais tout à l'heure à ma collègue et amie M<sup>me</sup> Marguerite Harl, qui, toute imprégnée de bonne doctrine et de sagesse patristique, saura diriger vers le bien nos conciles de la prochaine année. Pour finir, je suivrai — trop tardivement, penserez-vous — le conseil de mon cher Euripide, qui prétend que « l'homme qui se tait porte la vraie couronne ».